

ANNUAIRE du **COLLÈGE DE FRANCE** 2018 - 2019

Résumé des cours et travaux

119^e
année



COLLÈGE
DE FRANCE
—1530—

LITTÉRATURE FRANÇAISE MODERNE ET CONTEMPORAINE : HISTOIRE, CRITIQUE, THÉORIE

Antoine COMPAGNON
Professeur au Collège de France

Mots-clés : littérature moderne, Proust (Marcel), Sainte-Beuve (Charles-Augustin), Ruskin (John), Doudan (Ximénès)

La série de cours et séminaires « Proust essayiste » est disponible, en vidéo, sur le site internet du Collège de France (<http://www.college-de-france.fr/site/antoine-compagnon/course-2018-2019.htm>), ainsi que les colloques « La France et le Moyen-Orient (Irak, Syrie, Liban) : de la violence à l'espoir » (http://www.college-de-france.fr/site/antoine-compagnon/symposium-2018-2019__1.htm), « Proust essayiste » (<http://www.college-de-france.fr/site/antoine-compagnon/symposium-2018-2019.htm>) et « Durkheim au Collège de France » (http://www.college-de-france.fr/site/antoine-compagnon/symposium-2018-2019__2.htm), et les journées d'études suivantes : « Journée d'études du Collège de France en collaboration avec l'université de Tel Aviv » (<https://www.college-de-france.fr/site/antoine-compagnon/studyday-2017-2018.htm>), « Les rapports de présentation, témoins du renouvellement des chaires au Collège de France » (<https://www.college-de-france.fr/site/antoine-compagnon/studyday-2018-2019.htm>), « Le Collège de France et le musée du Louvre. Les chaires d'esthétique et histoire de l'art » (https://www.college-de-france.fr/site/antoine-compagnon/studyday-2018-2019__1.htm) et « Les rapports de présentation, témoins du renouvellement des chaires au Collège de France (suite) » (https://www.college-de-france.fr/site/antoine-compagnon/studyday-2018-2019__2.htm).

ENSEIGNEMENT

COURS ET SÉMINAIRES – PROUST ESSAYISTE

À la recherche du temps perdu est un roman, cela semble entendu, mais Proust se demandait en 1908, alors qu'il tenait son idée maîtresse : « Faut-il en faire un roman,

A. COMPAGNON, « Littérature française moderne et contemporaine : histoire, critique, théorie », *Annuaire du Collège de France 2018-2019. Résumé des cours et travaux*, 119^e année, Paris, Collège de France, 2022, p. 263-284, <https://doi.org/10.4000/annuaire-cdf.17102>.

une étude philosophique, suis-je un romancier ? ». Et il doutait. La *Recherche* aurait-elle pu prendre la forme d'un essai ? Y a-t-il des essais dans la *Recherche* ? Proust a-t-il écrit des essais à côté de la *Recherche*, avant, après elle ? Et d'ailleurs, que voulait dire romancier, essayiste quand Proust se lança dans son œuvre ?

Cours 1 – Introduction. « L'Essai de Taine en mille fois moins bien »

8 janvier 2019

On a beaucoup parlé de Proust romancier, notamment grâce aux travaux fondateurs de Maurice Bardèche, Jean-Yves Tadié et Michel Raimond. Le cours de cette année offrira en quelque sorte le pendant de ces études critiques, puisqu'il souhaite aborder l'aspect non romanesque de l'œuvre de Proust, laquelle tisse des affinités électives avec l'essai. Il n'a pas pour ambition de définir ce genre – la question a déjà fait l'objet de nombreux travaux récents –, pas plus que d'envisager à la recherche du temps perdu comme un roman essayiste. Il s'agit plutôt de se demander pourquoi l'écrivain ne doit pas être seulement considéré comme un romancier, mais aussi comme un philosophe, un historien de l'art, un sociologue, un linguiste, un géographe, un critique littéraire, etc. Cela implique tout d'abord de se pencher sur les textes écrits avant ou après la *Recherche* : le *Contre Sainte-Beuve* bien sûr, mais aussi les *Pastiches et mélanges*, les essais et les articles. Par ailleurs, le roman lui-même est jalonné par des morceaux théoriques, tel celui de « L'adoration perpétuelle », par des maximes, des sentences, des apophtegmes, qui dissertent plus ou moins longuement sur une question morale, psychologique, esthétique, etc., et qui, à ce titre, peuvent être considérés comme des « essais dans le roman ». La dernière question qui se pose est celle du passage de l'essai au roman : la *Recherche* est née du projet de *Contre Sainte-Beuve*, et ce cas original de métamorphose ouvre de nombreuses pistes de réflexion.

On a souvent mentionné l'incertitude générique de la *Recherche* comme caractéristique du roman moderne. « La décomposition de la forme narrative parallèle à la perte d'identité du personnage fait franchir les bornes du récit et attire l'œuvre littéraire dans le voisinage de l'essai », écrit Paul Ricœur à propos de Musil : ces analyses peuvent s'appliquer au roman de Proust. C'est ce que suggère Gérard Genette. Dans *Discours du récit*, ce dernier attire l'attention sur « l'invasion de l'histoire par le commentaire, du roman par l'essai, du récit par son propre discours » dans l'œuvre de Proust. C'est sûrement Barthes qui a donné le plus grand succès à cette thèse de l'attraction du roman par l'essai. À ses yeux, la *Recherche*, qu'il considère comme « l'œuvre de référence, la mathesis générale, le mandala de toute la cosmogonie littéraire », est tiraillée entre deux côtés : celui de l'essai et celui du roman. Proust a, selon lui, inventé une « tierce forme » : « roman, essai, aucun des deux ou les deux à la fois ».

Proust lui-même hésitait à se prendre pour un romancier. Dans son Carnet 1, qui contient les premières bribes de son œuvre, il confesse son « incertitude sur la forme d'art ». « Faut-il en faire un roman, une étude philosophique, suis-je un romancier ? », se demande-t-il. Après avoir songé à divers projets, parmi lesquels « un roman parisien », « un essai sur Sainte-Beuve et Flaubert », « une étude sur le roman », il commence, en novembre 1908, à prendre de nombreuses notes en vue d'un essai critique sur Sainte-Beuve. Notons que les attaques à l'égard de ce dernier ne sont pas nouvelles : dès 1905, Proust déplorait que l'auteur des *Lundis* ait « méconnu tous les écrivains de son temps ». D'emblée, l'écrivain s'interroge sur la forme que doit

prendre son texte. Alors qu'il est plongé dans la lecture de Sainte-Beuve, il fait part de ses doutes à son ami Georges de Lauris et à Anna de Noailles. Deux possibilités s'offrent à lui : écrire « un article de forme classique », ou faire « le récit d'une matinée » où le narrateur raconterait à sa mère l'étude qu'il veut faire sur Sainte-Beuve. La fluctuation des termes employés pour désigner le texte à venir, tout à tour qualifié d'« essai », d'« étude », d'« article », témoigne de ses tergiversations.

Cours 2 – Essai, étude, article

15 janvier 2019

Les spécialistes s'accordent à penser que le roman de Proust est issu d'un essai, à savoir une « Conversation avec maman sur Sainte-Beuve », dont on trouve trace dans les notes et fragments narratifs du Cahier I dès 1908 et 1909. Pourtant, dans une lettre à Georges de Lauris de janvier 1909, Proust écrit : « Je n'ai pas encore commencé *Sainte-Beuve* [...] ce ne sera pas mal et j'aimerais que vous le lisiez. » Son emprunt des nombreux volumes du *Port-Royal* de Sainte-Beuve à son ami témoigne de son travail. En mars 1909, Proust esquisse le récit du réveil, prologue à la conversation critique. Il écrit en mai 1909 à Georges de Lauris qu'il ne « fai[t] pas un roman », que « c'est trop long à [lui] expliquer », ne cachant pas ses interrogations. La lecture de cette correspondance montre les sentiments de Proust oscillant entre contentement et découragement, ses choix d'écriture hésitant entre critique et roman. À la mi-juillet 1909, il fait parvenir à Reynaldo Hahn son distique célèbre : « Je crains que mon roman sur le vielch Sainte-Beuve / Ne soit pas, entre nous, très goûté chez la Beuve. » Proust évoque également des maisons d'édition, mais l'obscénité de l'ouvrage laisse entrevoir des difficultés. Le 15 août 1909, Proust écrit à Alfred Valette, du *Mercure de France*, à propos de son « roman » : *Contre Sainte-Beuve, souvenir d'une matinée* ; il en évoque l'impudeur, notamment à cause d'un personnage homosexuel. Le roman est une « mise en œuvre des principes d'art de cette dernière partie », manière de préface mise à la fin. Valette, qui a déjà refusé *Pastiches, recueil d'articles*, s'obstine en refusant également le *Sainte-Beuve*.

Parti à Cabourg, Proust croise Gaston Calmette, le directeur du *Figaro*. Inconvenant et trop long, le texte de Proust ne saurait paraître en feuilleton dans le quotidien. Écrivant à Robert Dreyfus, son ancien camarade de Condorcet et l'un des rédacteurs du *Figaro*, il raconte en la modifiant sa rencontre avec Calmette : ce dernier lui aurait demandé un roman à faire paraître en feuilleton. Proust charge aussi son ami d'une requête, celle de prévenir André Beaunier, chroniqueur littéraire au *Figaro*, que le texte en question n'est pas l'étude critique évoquée par le passé. Dans une lettre de 1912 à Geneviève Straus, il révèle le désir de Beaunier d'écrire sur Sainte-Beuve, ce qui les aurait mis tous deux en compétition. C'est que l'auteur des *Lundis* est à la mode. Une analogie contemporaine permet de comprendre ce que peut représenter une étude sur Sainte-Beuve par Proust dans les années 1907-1909 : il suffirait d'imaginer aujourd'hui un jeune écrivain se lançant dans la carrière littéraire en publiant un *Contre Roland Barthes*.

À l'automne 1909, Proust considère que le premier paragraphe du *Sainte-Beuve* est « presque un volume » et c'est de cet ensemble que sortira tout le début de « Combray ». Dans la correspondance, il n'est alors plus question du *Sainte-Beuve* mais de « quelque chose », d'« un travail considérable ». Écrivant à Montesquiou fin 1909, Marcel mentionne « un long ouvrage, sorte de roman ». Le récit cadre de

l'essai théorique est devenu l'amorce du roman, le prologue ayant grossi tel une excroissance, une protubérance, tandis que l'étude critique s'est marginalisée.

En neuf mois, de la fin 1908 à l'automne 1909, l'essai, c'est-à-dire l'étude critique précédée du récit d'une matinée, donne donc naissance à une ligne romanesque, constituée de fragments narratifs non encore articulés. Comme le dit Barthes, le « côté critique » a reculé sous la pression du « côté fictionnel ». Mais la constellation de termes qu'emploie Proust pour son projet révèle ses tâtonnements : « étude critique », « petite étude de moi », « article », « essai ».

Dans *L'Écho de Paris*, Jacques-Émile Blanche évoque, à propos de *Du côté de Swann*, un livre, un volume, un ouvrage, non pas la « mémoire » ou le « tableau de l'époque », mais « tout autre chose », voire « une sorte de cinéma », expression dont on appréciera l'avant-garde en 1914.

Séminaire lié – Quelques paradoxes dans les essais ruskiniens de Marcel Proust

Intervenant : Jérôme Bastianelli (directeur général délégué du musée du quai Branly – Jacques Chirac, écrivain et critique musical).

Cours 3 – « Mes premières études »

22 janvier 2019

Dans son Carnet 1, Proust, on l'a vu, fait part de ses doutes concernant la forme de son œuvre ; il ne sait pas encore s'il écrira un « roman » ou « une étude philosophique ». Ce dernier terme, rival du mot *essai*, est souvent utilisé par l'écrivain, qui lui assigne des significations variées. Dans la *Recherche*, il désigne tout d'abord les travaux intellectuels : ceux de Norpois, qui publie de « savantes études », de préférence dans la *Revue des Deux Mondes*, considérée par Proust comme le périodique idéal pour publier ce genre de textes ; mais aussi ceux de Swann, occupé par une « étude sur Vermeer ». Lorsque Odette évoque les recherches de son amant, elle parle tantôt d'« étude », tantôt de « travaux », les deux mots étant peu ou prou équivalents. Ces études savantes, liées aux « vieux papiers », font toujours référence à l'érudition ainsi qu'à la « bouquinaille ». Leur académisme risque de les rendre ennuyeuses. Odette déplore d'ailleurs que Swann ne fasse pas montre d'autant d'esprit dans « ses études » que dans ses lettres ou dans sa conversation. Elle soulève par là une question essentielle aux yeux de Proust : comment rendre le roman spirituel, sans l'abaisser ? Il s'agit de retrouver dans l'écriture le « tact » de la conversation, tout en évitant, d'une part les défauts d'un Sainte-Beuve qui se contente de faire de la critique de salon dans ses *Causeries* ; et d'autre part la lourdeur des « travaux d'érudition » d'un Bichot, le personnage d'universitaire de la *Recherche*.

Le mot étude peut aussi désigner la critique littéraire. C'est ce que suggèrent les propos de Madame de Guermantes qui s'inspire « des études critiques de ces dernières années » pour parler de Zola, qu'elle qualifie d'« Homère de la vidange », plagiant en cela les propos de Barbey d'Aurevilly. Lorsqu'il emploie le terme d'étude, Proust semble par ailleurs avoir à l'esprit l'œuvre de Balzac : le passage de *Jean Santeuil* où il se demande si le chapitre à venir ne serait pas plus à sa place dans « une étude psychologique sur les différentes variétés d'ambitieux » ou dans une « étude historique sur la société à la fin du XIX^e » renvoie implicitement à *La Comédie humaine*, divisée en trois grands ensembles : « Études de mœurs », « Études philosophiques » et

« Études analytiques ». Les « études », dans la *Recherche*, désignent aussi les travaux préparatoires, les notes d'écrivains, liées à l'observation mondaine : lorsqu'il affirme à la duchesse de Guermantes qu'il ne va pas chez Madame de Montmorency pour « faire une étude », le narrateur prend ses distances avec ce type de littérature réaliste, souvent associé aux salons, auquel Proust s'est essayé lorsqu'il publiait des chroniques mondaines pour *Le Figaro* entre 1903 et 1904.

Enfin, il ne faut pas oublier que la vocation littéraire du narrateur le porte, lui aussi, vers les « études ». Dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, il s'efforce de « commencer une étude critique ou un roman ». L'ennui qu'il éprouve pour réaliser ce projet le conduit à se demander si le plaisir est le critère de la réussite littéraire. Le passage où il raconte sa première expérience d'écriture invite à répondre par l'affirmative : alors qu'il vient de rédiger sa page sur les clochers de Martinville, il est si heureux qu'il se met à « chanter à tue-tête ». Après « Les intermittences du cœur », la mère du narrateur désigne, elle aussi, les travaux de son fils comme des « études ». Pourtant, mis à part l'article paru dans *Le Figaro* et mentionné dans *Albertine disparue*, celui-ci n'a rien publié. Pour comprendre l'allusion, il faut donc admettre qu'à partir de *La Prisonnière*, il y a une confusion de plus en plus grande entre l'auteur et le narrateur ; on peut alors supposer que ces « premières études » font référence aux textes que Proust a publiés dans *Le Banquet* et dans *La Revue blanche* entre 1892 et 1893 sous le titre d'« études », titre qui a été abandonné lorsqu'ils ont été réunis dans le volume *Les Plaisirs et les jours* en 1896 : ils sont alors présentés comme de « petits essais », ce qui manifeste, une fois de plus, la porosité entre ces différents termes génériques.

Séminaire lié – « Des tentatives du même genre »

Intervenante : Nathalie Mauriac Dyer (directrice de recherche au CNRS)

Cours 4 – « Tu Marcellus eris »

29 janvier 2019

Après étude et *essai*, c'est le terme d'*essayiste* que l'on choisit d'examiner. Si Proust ne l'emploie *a priori* pas, il le connaît. Faguet, dans son article sur Balzac, réprovoque l'essai dans le roman que pratique, selon lui, l'auteur de *La Comédie humaine*. Proust s'en souviendra pour créer Norpois et Brichot. Faguet fustige en Balzac l'« essayiste » interrompant le récit par des « dissertations », des « conférences ». Dans le *Contre Sainte-Beuve*, Proust blâme Faguet et il le pastiche de son vivant dans *Le Figaro*.

Le terme *essayiste* vient de Montaigne et de ses *Essais*, mais aussi de la langue anglaise avec *essayism*, soit le genre anglais de l'essai. Que dire des rapports de Proust et de Montaigne ? Dès janvier 1914, à propos de *Du côté de chez Swann*, Henri Ghéon, dans *La NRF*, évoque « une œuvre de loisir » ; mais, en divertissant, l'œuvre artistique n'en devient-elle pas, à un certain point, vaine ? *Otium studiosum* ou oisiveté, temps perdu ? Le critique loue néanmoins l'observation faite par Proust de « l'hypersensibilité moderne ». Ambigu, l'article est lu par l'écrivain comme un éreintement. *A contrario*, le rapprochement entre essai et roman peut être positif chez Jacques Boulanger, lequel s'exprime dans *L'Opinion*, au moment de la polémique dans l'attribution du Goncourt à Proust. Son article répond à celui de Jean de Pierrefeu dans *Les Débats*, lequel fustige un « recueil d'insomnies écrit par un reclus volontaire ». Proust se voit ainsi reprocher de n'être pas un écrivain combattant, de ne pas respecter les genres littéraires, voire de

verser dans l'enquête psychologique scientifique. Pour défendre Proust, Boulanger cite favorablement Montaigne : si Proust est, selon les dires de Pierrefeu, un reclus, Montaigne est-il pour autant un homme d'action ? En fait, le mythe de Montaigne retiré dans sa tour est, depuis cette date, dépassé. Quant à la confusion des genres, Boulanger propose de ranger l'œuvre de Proust parmi les essais, Montaigne en étant un fameux précédent.

L'article d'Albert Thibaudet de 1923, « Marcel Proust et la tradition française », dans *La NRF*, est également significatif. Le critique convoque Montaigne et Saint-Simon à propos de l'écrivain, dont l'œuvre contient celles de ses aînés comme si elles étaient un humus. Or, ni l'un ni l'autre ne sont romanciers. De son côté, André Gide dans *La NRF* loue la « gratuité » de *Du côté de Guermantes*. À ce sujet, dans *Les Cahiers de la Petite Dame*, Maria van Rysselberghe rapporte que Gide évoque la souplesse et la mondanité du style « juif » chez Proust, deux caractéristiques dues à son hérédité, laquelle est justement la même que celle de Montaigne. En fait, dès la traduction de *Sésame et les lys*, à propos de la préface « Sur la lecture », André Bonnier considère en 1906, dans *Le Figaro*, que Proust lit Ruskin comme Montaigne lisait Plutarque, avec un « esprit de finesse ».

La thèse de Gide est reprise par Albert Cohen dans *La Revue de Genève*. La complexité et les contradictions de l'esprit « juif » permettent l'avènement d'une nouvelle esthétique romanesque : le personnage de Swann est contradictoire, mais la forme même du roman est indécidable. Dans *La Revue juive* aussi, le style de Proust rappelle celui du rabbin commentant les Écritures. En mars 1935, dans un autre article intitulé « Le roman de Montaigne », paru dans *La Revue universelle*, Thibaudet propose de lire Montaigne à partir du roman de Mauriac : il y aurait du Montaigne dans le roman moderne et les *Essais* renfermeraient le roman moderne en puissance. Dans une classification du roman, le critique voit comme dernière étape le roman de la condition humaine, voire de la vocation littéraire, puisque la seule harmonie possible se produit dans et par la littérature. Le personnage proustien contient les complexités de l'aventure intellectuelle, et Montaigne, en retour, voit apparaître un jeune Marcellus, personnification du jeune homme mort trop tôt. C'est le « *Tu Marcellus eris* » de Virgile. Mais Marcellus-Marcel, ici, est celui qui fera sortir le roman des limbes des essais.

Séminaire lié – Le roman de Proust se termine-t-il par un essai théorique ?

Intervenant : Luc Fraisse (professeur à l'université de Strasbourg)

Cours 5 – « Fantaisiste ! réaliste !! essayiste !!! »

5 février 2019

À l'époque de la jeunesse de Proust, le terme *essayiste* n'est pas courant. Ce néologisme venu de l'anglais s'est très lentement installé en France au XIX^e siècle. La critique consacrée au genre de l'essai fait remonter l'usage du mot à 1842, date à laquelle, dans la troisième préface à *De l'amour*, Stendhal présente tour à tour le livre comme un « essai » et une « physiologie ». La même année, Gautier publie une chronique sur le peintre William Hogarth, trop moraliste à son goût. Il lui reproche sa conception utilitariste de l'œuvre d'art, qui illustre toujours une thèse : à ses yeux, Hogarth est plus un « essayiste », un « écrivain de mœurs » qu'un peintre de talent.

Pour trouver des occurrences plus anciennes de ce « mot emprunté aux anglais », qui ne figure pas encore dans les dictionnaires français, il faut examiner les revues venues d'outre-Manche. Dès 1830, *La Revue britannique* fait référence aux « auteurs d'essais périodiques », aux premiers rangs desquels figure Macaulay, poète, historien, homme politique et auteur de plusieurs essais. C'est à lui que *La Revue des Deux Mondes* fait référence lorsqu'elle évoque les *essayists* anglais.

Au XIX^e siècle, c'est d'abord à Nerval que l'on songe lorsqu'on parle d'écriture essayiste. Le poète lui-même se qualifie ainsi dans *Nuits d'octobre*, récit de voyage dans lequel le narrateur relate un cauchemar où il est mis en prison et jugé par des critiques académiques qui le traitent de « réaliste », de « fantaisiste » et d'« essayiste », autant de termes qui connotent la transgression et l'expérimentation. Déjà en 1849, Champfleury voyait dans Gérard un « essayiste français », « un polygraphe », un « humoriste » excentrique. Proust reprochera d'ailleurs à l'auteur de *Sylvie* sa tendance à papillonner d'un genre à l'autre, à passer des vers à la prose. Outre Nerval, Macaulay est également un modèle important de l'essayisme. Typique est à cet égard l'article que Barbey d'Aurevilly lui consacre : il loue le représentant de « l'essayisme anglais » qui a donné ses lettres de noblesse à la critique. En France, le terme *essayiste* est aussi appliqué à Émile Montégut. Dans son *Essai sur l'époque actuelle*, ce dernier adopte le point de vue du présent, à rebours des méthodes de l'historien, du philologue ou de l'antiquaire ; il se garde par ailleurs de tirer des conclusions, préférant cultiver l'art de l'ambiguïté et du paradoxe. Montégut est aussi le traducteur des *Essais de philosophie américaine* d'Emerson, qui est une référence essentielle pour Proust. C'est chez Emerson qu'il découvre les propos hostiles à l'amitié ; c'est à lui encore qu'il emprunte la réflexion sur « l'incroyable frivolité des mourants », pensée qui figure sur l'un des ultimes bouts de papier dictés dans la dernière nuit de sa vie.

À ces influences s'ajoutent aussi celles de Maeterlinck, de Bergson, et surtout de Taine, auteur des *Essais de critique et d'histoire*, connu pour son hostilité à l'égard des écrivains qui, tel Victor Cousin, sont enfoncés dans l'érudition et dans la bibliomanie. Décrit par Victor Giraud comme « essayiste, voyageur et humoriste, esthéticien critique et historien littéraire », Taine incarne le prototype de l'écrivain moderne qui cherche à concilier imagination artistique et esprit scientifique. Aux yeux de Bourget, il est l'« un de ces types mixtes » qui échappe à une catégorie générique déterminée. Proust admire le « bel essai de Taine », en particulier les pages où il se livre à un éloge de la vie de lettré comme une vie de flânerie. On comprend qu'il ait été sensible à cet art de la sérendipité qui est à la fois une éthique de l'existence et une méthode de l'essayiste, au moment même où son projet du *Contre Sainte-Beuve*, qu'il désignait comme « l'essai de Taine en mille fois moins bien », est absorbé par le roman.

Séminaire lié – S'essayer à la vie, s'éprouver dans l'Histoire : archive et roman selon Proust

Intervenante : Anne Simon (directrice de recherche au CNRS)

Cours 6 – « Sur la lecture »

12 février 2019

Qu'est-ce qu'un essai de jeunesse chez Proust et quand Proust devient-il essayiste ? Les années de lycée, d'étude, le temps passé en mondanité donnent lieu à de

nombreux textes – articles, chroniques, poèmes en prose, salons, études d’art. Mais aucun n’est un essai.

L’essayisme commence avec « Sur la lecture », qui sera la préface de *Sésame et les lys*. Ce texte marque une tentation, voire un tournant essayiste. En 1907, Proust fait paraître des articles dans *Le Figaro*, lesquels confirment cette thèse et marquent aussi la reprise de l’écriture après le deuil lié au décès de Madame Proust. Ce sont « Sentiments filiaux d’un parricide », « Journées de lecture » et notamment « Impressions de route en automobile », texte primordial, intégré au roman sous la plume du narrateur à la fin de « Combray ».

« Sur la lecture », paru pour la première fois en 1905, porte l’essai en germe, avec toutes ses singularités : une première personne massive, des souvenirs, le scepticisme propre à la tradition de l’essai, la mobilité, la fantaisie et l’humorisme qui rappellent l’essai anglais. Le « moi » de « Sur la lecture » n’est pas le « je » de *La Bible d’Amiens*, lequel est un « je » d’auteur, de régie. En outre, le texte offre l’ébauche de « Combray » et du *Temps retrouvé*, mais aussi presque toute la théorie de la littérature proustienne : la dénonciation de la philologie et de l’idolâtrie, les thèses du *Contre Sainte-Beuve*, la notion de phrase type définissant l’écrivain, ainsi que l’unité rétrospective d’une œuvre. En 1904, déjà, Proust lit Maeterlinck – *Le Double Jardin*, puis *La Sagesse et la destinée* et *La Vie des abeilles* – et s’en inspire pour ses notes et commentaires de traduction, lesquels donnent lieu à un travail intense et constituent en soi parfois des articles. En fait, le tournant essayiste, qui est une tentation du roman essayistique, est déjà pris avant la mort de Madame Proust, survenue en septembre 1905 : l’investissement de l’auteur dans l’écriture de « Sur la lecture » permet de défendre cette thèse.

Le texte se distingue déjà par son style, de longues phrases, ce que Proust déplore. Il regrette de ne pas écrire comme Madame Straus, la veuve de Bizet, dont la « clarté », l’« équilibre délicieux » des phrases le charment. Il dit « trier [ses] longues soies comme [il] les file », expression reprise à Anna de Noailles, laquelle loue vivement « [les] soies adorables » du texte de Proust. Au *Figaro*, André Beaunier n’est qu’éloges : les livres lus sont oubliés mais, « calendriers des jours enfuis », on y cherche avec inquiétude et délice les reflets d’un passé perdu à jamais. Le titre de Proust correspondrait fort bien aussi à des pages de Montaigne dont « Des trois commerces », notamment, évoque l’amour, l’amitié et la lecture.

L’article est souvent publié de manière autonome comme introduction à Proust et à son œuvre : ce sont les obstacles à la lecture dont on se souvient, alors qu’on oublie les livres ; voilà bien qui constitue la thèse du *Temps retrouvé*. À l’inverse de ce que défend Ruskin, la lecture n’est pas une conversation, laquelle relève du divertissement – comme l’amitié – et s’avère le contraire du travail solitaire qu’est la littérature. L’amour, quant à lui, fait atteindre à la plus grande profondeur. Sur le plan formel, l’invention décisive est d’avoir placé l’exemple avant l’argumentation.

Quels sont les dangers de la lecture, d’après le texte de Proust ? C’est tout d’abord l’intoxication littéraire qui divertit de la vie spirituelle, lorsqu’on lit comme Madame Bovary ou comme les disciples de Paul Bourget. Une telle idée révèle une crainte de la démocratisation de la lecture, comme si les masses n’y étaient pas prêtes. Trois autres dangers guettent les lecteurs : l’imitation – l’aliénation à la pensée de l’auteur ; l’érudition – la passion du petit fait, pris pour la vérité ; l’idolâtrie du lettré – la confusion de la vie avec l’art. À Ruskin, le littéraliste, le lettré, Proust oppose Maeterlinck, l’essayiste, dont l’esprit est perpétuellement ouvert. Ces dangers de la lecture sont assimilés par Proust à l’amitié et à la mondanité. Sainte-Beuve apparaît

aussi dans les notes de cette préface, notamment à cause de sa méconnaissance des écrivains de son temps. Pour toutes ces raisons, « Sur la lecture » constitue bien un petit essai.

Séminaire lié – La composition de *Pastiches et mélanges*

Intervenant : Christophe Pradeau (maître de conférences en littérature française des XIX^e et XX^e siècles à Sorbonne Université)

Cours 7 – « C'est mon article qui avait enfin paru ! »

19 février 2019

Pourquoi parler de rapports ambivalents à propos de Proust et du journalisme, lequel est à ses yeux un écueil de l'essayisme ? Au fil de la *Recherche*, le narrateur se confond de plus en plus avec l'auteur et devient écrivain lui-même : outre « le petit morceau sur les clochers de Martinville », il montre un « petit poème en prose » à Norpois ; il dit également avoir écrit « un récit relatif à Swann » ainsi qu'« une traduction de *Sésame et les lys* de Ruskin ». Cependant, la seule publication expressément mentionnée par le roman est celle de l'article paru dans *Le Figaro*, dans *Albertine disparue*, article issu des pages sur les clochers de Martinville, rédigées à la fin de *Combray*, quinze ans plus tôt. Ce texte, qui court de manière souterraine dans toute l'œuvre, renvoie vraisemblablement à l'article « Impressions de route en automobile » paru dans *Le Figaro* en novembre 1907, époque à laquelle Proust, après avoir publié des salons, semble tenté par l'essayisme.

Cet article joue un rôle central dans « la vocation invisible dont cet ouvrage est l'histoire », pour reprendre les mots du narrateur. Celui-ci attend avec impatience cette publication : chaque matin, au réveil, il cherche son texte dans le quotidien que lui apporte Françoise. Le passage où il le découvre en première page peut à bien des égards être considéré comme une scène primitive du roman. Les premiers cahiers de Proust comportent de nombreuses versions, toujours plus développées, de la scène qui s'organise *grosso modo* selon deux scénarios : dans le premier, la mère du narrateur dépose *Le Figaro* dans sa chambre, au réveil, et elle le fait si hâtivement qu'il comprend immédiatement que son article a paru ; dans le second, il ouvre tout seul le journal et n'identifie pas immédiatement son texte. Cette expérience essentielle est longuement mise en scène dans la *Recherche*. Proust fond ensemble les diverses versions esquissées dans les manuscrits : la mère du narrateur pose le journal avec négligence, mais celui-ci ne comprend plus immédiatement le sens de la ruse et commence à lire son article sans le reconnaître. La suite du roman relate sa déception : alors qu'il espérait être lu dans tout Paris, grâce aux milliers d'exemplaires du journal, véritable pain quotidien qui se multiplie miraculeusement dans tous les foyers parisiens, il découvre que ce fantasme de diffusion n'est qu'un leurre. Au moment où il se rend chez le duc et la duchesse de Guermantes pour vérifier l'effet qu'a fait son article, il s'aperçoit que personne ne l'a lu. Cette déconvenue, qui fait écho aux angoisses du narrateur exposées dans les brouillons du *Contre Sainte-Beuve* où il doutait de la visibilité de son texte, met en évidence le problème posé par la publication dans la presse : parce qu'il dépend fatalement des lecteurs et de l'impression qu'il produit sur eux, l'article n'a pas d'existence en soi. Le procès du journal est le même que celui intenté à la conversation : il n'est rien tant qu'il n'entre pas dans le cercle de la mondanité.

La moralité de l'épisode, c'est qu'il ne faut pas écrire dans la presse, non seulement parce qu'on s'expose à ne pas être lu, mais aussi parce que l'épreuve de reconnaissance est d'autant plus pénible que le texte est toujours réduit et qu'il est constellé de coquilles, de sorte que « les quelques moignons qui restent [de la version originelle] n'ont plus forme humaine ». Cette vision négative de la publication journalistique est confirmée par le contre-exemple de Bergotte. Sa destinée est le miroir inversé de celle de Proust : alors que ce dernier ne publie plus dans la presse pour se consacrer à l'écriture de la *Recherche*, la collaboration du personnage au *Figaro* signe sa décadence littéraire. L'épisode de l'article du *Figaro* illustre donc la méfiance de l'écrivain pour le journal : celui-ci n'est qu'« un dessert d'esprit », une variante de la causerie, tout aussi dommageable que l'excès d'érudition.

Séminaire lié – Fiction, non-fiction : l'histoire dans l'essai

Intervenant : Donatien Grau (conseiller de la Présidence des musées d'Orsay et de l'Orangerie)

Cours 8 – « Aimer Sainte-Beuve »

12 mars 2019

Lorsqu'il commence à travailler sur Sainte-Beuve, Proust s'essaye à un mode de lecture plus savant. Lui qui ne cesse de dire tout le mal qu'il pense des philologues, il adopte alors une démarche de recherche classique, dépouillant la bibliographie, prenant des notes précisément paginées, relevant les expressions et les tournures de Sainte-Beuve qui lui plaisent, quoique les citations consignées soient souvent approximatives. La relecture du Carnet 1 et des *Cahiers Sainte-Beuve* montre que Proust, loin d'avoir une connaissance limitée et désinvolte de l'auteur de *Port-Royal*, a soigneusement lu son œuvre.

Au début du siècle, il est beaucoup question de Sainte-Beuve dans l'actualité. En 1904, son dernier secrétaire publie le *Livre d'amour*, ouvrage sulfureux qui évoque les relations du critique avec les femmes, notamment avec Adèle Hugo. Sainte-Beuve est aussi un sujet de choix pour les polygraphes, tel Léon Séché, dont la monographie sur l'esprit, les idées mais aussi sur les mœurs de Sainte-Beuve, s'inscrit dans une tradition d'érudition à l'ancienne. La thèse de Gustave Michaud sur *Sainte-Beuve avant les « Lundis »* (1903) marque par ailleurs son entrée à l'université.

C'est dans ce riche contexte qu'il faut resituer l'intérêt de Proust pour Sainte-Beuve. Ce dernier fait l'objet d'une campagne de notes dans la préface de *Sésame et les lys*. La première porte sur la mélancolie de l'imparfait. Prenant l'exemple d'une phrase de Lamartine à propos de la comtesse d'Albany, citée dans les *Lundis*, Proust souligne la méchanceté de l'auteur utilisant « ce temps cruel qui nous présente la vie comme quelque chose d'éphémère à la fois et de passif » pour faire disparaître ses personnages à la fin du roman. La seconde note porte sur la maladie de la volonté, qu'il sent en germe chez Fontanes, dont Sainte-Beuve a relevé le « côté épicurien » dans *Chateaubriand et son groupe littéraire*, volume capital aux yeux de Proust. Fontanes incarne le prototype du génie stérile, qui a sacrifié son talent dans les mondanités, à rebours de l'éthique de travail à laquelle Proust revient souvent. La troisième note porte sur la thèse centrale du *Contre Sainte-Beuve*. Prenant appui sur l'ouvrage de Séché qui relate une expédition de Sainte-Beuve à Utrecht, en quête

d'archives pour préparer les volumes de son *Port-Royal*, Proust met à distance le confort intellectuel du philologue, qui fait de la vérité une quête matérielle, alors qu'il faut la rechercher dans son moi profond. À cette occasion, il fait un mauvais procès à l'homme de lettres qui n'a rien d'un archiviste, et c'est justement ce que lui reproche Léon Séché. Une autre note capitale porte sur la méconnaissance qu'ont les critiques de la littérature contemporaine. Au moment où Proust évoque la préférence qu'ont les grands écrivains pour les livres classiques, il prend l'exemple de Sainte-Beuve qui, selon lui, « a méconnu tous les grands écrivains de son temps ». Sainte-Beuve n'est pas le seul à essayer ce reproche : tout au long de son œuvre, Proust n'a de cesse de dresser les catalogues de bévues commises par les auteurs – Ruskin, Goethe, Tolstoï, Barbey, entre autres – à propos des œuvres littéraires et artistiques de leur époque.

Cependant, on ne saurait en conclure qu'il porte un regard strictement négatif sur Sainte-Beuve. En témoigne la note du Carnet 1 où il suggère la possibilité d'« [a]imer Sainte-Beuve », formule qui est d'ailleurs un pastiche de l'auteur des *Lundis*, lui « qui aimait tant définir ce que c'était que d'aimer quelqu'un ». Bien qu'il juge son talent « de second ordre », Proust est sensible, sur le plan stylistique, au « déraillement de l'expression » qu'il qualifie de « charmant ». Les discussions un brin pédantes qu'il a sur Sainte-Beuve avec ses correspondants attestent par ailleurs une bonne connaissance de son œuvre. Bien qu'il prétende sans cesse perdre ses livres, oublier ce qu'il a lu de lui – posture qui lui permet de mettre à distance les méthodes trop érudites de la critique universitaire –, il s'est en réalité livré à une lecture approfondie de ses articles.

Séminaire lié – Les questionnaires comme genèse de l'essai

Évelyne Bloch-Dano (écrivain)

Cours 9 – « Belles trouvailles »

19 mars 2018

Alors que le *Contre Sainte-Beuve* est entièrement à charge et que Proust romancier souligne avant tout les défauts du critique, il fait montre d'une attitude ambivalente à son égard dans les années intermédiaires entre *Jean Santeuil* et la *Recherche*. Dans les lettres qu'il écrit à Robert Dreyfus, Henry Bordeaux, André Beaunier – entre autres –, il adopte une posture d'érudit beuvien : les discussions savantes et même un peu pédantes qu'il a avec ses amis attestent une bonne connaissance de Sainte-Beuve. Cependant, son savoir se révèle le plus souvent approximatif : il se trompe fréquemment lorsqu'il joue au savant beuvien ; les citations recopiées dans ses carnets sont transformées, voire inexactes. Il n'est d'ailleurs pas indifférent que les passages qu'il consigne se situent la plupart du temps soit dans les notes, soit au début ou à la fin de l'article dont ils sont tirés : cette physiologie de la citation témoigne peut-être d'une lecture rapide.

Il n'en reste pas moins que Proust est sensible à certains aspects de l'œuvre de Sainte-Beuve. Il est séduit par les comparaisons anachroniques et ludiques qu'il fait, et note par exemple le rapprochement de Royer-Collard et Danton, ou encore de Madame Récamier et Madame de Sablé. Il aime également la façon dont l'auteur de *Mes Poisons* épingle le ridicule de tel ou tel homme de lettres, stigmatisant tour à tour la fatuité naïve de Lamartine, « l'égoïsme de Cousin » qu'il déteste, ou encore

la vanité de Vigny. Il apprécie par ailleurs le scepticisme et l'ironie libre-penseuse de Sainte-Beuve qui « sait bien lire ». Mais ce qui l'intéresse tout particulièrement, ce sont ce qu'il appelle des « expressions bizarres » du critique, chez qui il décèle un art du « déraillement charmant ».

La manière dont Sainte-Beuve utilise le mot *rayon* fait partie de ces « belles trouvailles », que Proust note avec vigilance. Ne faisant pas mystère de son admiration pour le poème « Les Rayons jaunes » qui est à ses yeux « ce qu'il y a encore de mieux dans l'œuvre de Sainte-Beuve », il relève les nombreuses occurrences du terme, toujours employé de manière métaphorique par Sainte-Beuve. Celui-ci évoque notamment « l'étendue du rayon » de Chateaubriand, c'est-à-dire l'envergure de la lumière qui émane de l'écrivain ; ou bien nuance les jugements sévères qu'il porte sur Bernardin de Saint-Pierre, qui est « tomb[é] sous le rayon » en écrivant *Paul et Virginie* ; ou encore fait allusion à M. Cousin qui « a attaché au métier un rayon ». Si Proust repère ces tics stylistiques avec autant de minutie, c'est qu'il est également fasciné par ce mot, qu'il emploie lui aussi de manière récurrente. Dans le *Contre Sainte-Beuve*, il loue l'idée de génie de Balzac qui a gardé les mêmes personnages dans *La Comédie humaine* – ce dont Sainte-Beuve a méconnu l'originalité – : le procédé est pareil à un « rayon » qui s'étend sur l'ensemble de son œuvre. Dans *Sésame et les lys*, il présente l'épigraphe que Ruskin a ajoutée *a posteriori* comme « un rayon » qui « illumine rétrospectivement tout ce qui a précédé » : cette théorie de l'unité rétrospective sera d'ailleurs longuement évoquée dans *La Prisonnière*. Le terme revient enfin sans surprise dans le pastiche de Sainte-Beuve dans *Le Figaro* du début de 1838. Cette circulation du terme *rayon* entre l'œuvre de Sainte-Beuve et celle de son cadet illustre l'influence que le premier a eue sur le second. Les appréciations de Proust sur les *Lundis* sont donc souvent ambiguës, ce dernier se montrant sensible à certains jugements – tel le jugement porté sur *Les Fleurs du mal* dont Sainte-Beuve parle « en termes charmants » – et à certains bonheurs d'expression dont il se souviendra au moment où il écrit son roman.

Séminaire lié – Éditer *Contre Sainte-Beuve*

Intervenant : Matthieu Vernet

Cours 10 – « Une leçon de tact »

26 mars 2019

Dans la *Recherche*, c'est à Madame de Villeparisis que Proust confie le rôle de porte-parole de Sainte-Beuve, dont elle partage les idées et les goûts. Issue de la même génération que lui, elle a pour modèles Madame de Beaulaincourt, l'ancienne maîtresse de Chateaubriand, et la comtesse de Boigne, célèbre pour ses *Mémoires* que Proust connaît bien. Présente dès le projet du *Contre Sainte-Beuve*, la marquise, qui a toujours existé dans la genèse de la *Recherche*, incarne la persistance, la survivance de l'essai dans le roman. Ce personnage qui tient « un bureau d'esprit » fait l'objet d'un portrait ambivalent. Le narrateur présente cette amie de sa grand-mère comme une femme bienveillante et généreuse, tout en décrivant les jugements littéraires de cette « lettrée » qui « jug[e] tout à faux ».

L'épisode des *Jeunes filles en fleurs* où le narrateur interroge Madame de Villeparisis sur les écrivains qu'il admire et qu'elle a fréquentés donne lieu à une tirade toute beuvienne. La vieille femme juge sévèrement les écrivains tels

Chateaubriand, Balzac, Hugo, Vigny ou encore Stendhal. L'appréciation qu'elle porte sur ce dernier est calquée en droite ligne sur la critique que Sainte-Beuve consacre au romancier. Ne faisant pas mystère de son dédain pour ces gens de lettres dont elle méconnaît les œuvres, elle leur préfère « Molé, Fontanes, Vitrolles », « Pasquier, Lebrun, Salvandy ou Daru ». Nés au XVIII^e siècle, ces hommes distingués, qu'ils soient politiques ou académiciens, ont en commun d'avoir traversé tous les régimes tout en continuant à exercer de hautes responsabilités publiques. Tous sont dotés « de cette modestie, de cet effacement de soi » qui sont la marque des hommes du monde. Tous font preuve de tact, qualité à laquelle Sainte-Beuve était extrêmement sensible, lui qui stigmatisait l'inconvenance et l'impudence de certains écrivains. Madame de Villeparisis utilise d'ailleurs ce critère distinctif pour opposer Balzac, qu'elle qualifie d'« homme très commun », à Sainte-Beuve qu'elle décrit au contraire comme « un homme de bonne compagnie ». Le tact, valeur mondaine par excellence qui désigne le sens des convenances, est considéré comme une vertu toute féminine, que l'on développe en fréquentant les salons. Ce bon goût est le propre de la bonne société, celle-là même à laquelle appartient Madame de Villeparisis.

Comme Sainte-Beuve, Proust fait un grand usage de cette notion de tact, qui est à ses yeux une valeur essentielle. Dans la *Recherche*, l'opposition entre ceux qui ont du tact, à l'image de Swann qui a une appréciation intuitive du décorum et de la « nuance de chic » de telle ou telle réunion mondaine, et ceux qui manquent de cet à-propos et de ce savoir-vivre, tel Bloch, revient sans cesse. Cependant, le narrateur de la *Recherche* insiste sur les erreurs de jugement auxquelles ce sens des convenances peut conduire. Il ne fait pas mystère de ses désaccords avec Madame de Villeparisis, qui déconsidère Chateaubriand, Hugo ou Balzac – entre autres – pour le seul motif que ces derniers manquent d'esprit dans les conversations de salon.

Cet antagonisme entre les écrivains et ceux qui maîtrisent l'art de se comporter dans un salon ou dans « un conseil des ministres » est illustré de manière exemplaire par la controverse entre Molé et Vigny, lorsque ce dernier est reçu à l'Académie française. Ayant été trop long et emphatique dans son discours, Vigny se fait donner une « leçon de tact » par Molé, qui possède au plus haut point le charme et la délicatesse nécessaires à la vie en société, ainsi que le souligne Sainte-Beuve dans le portrait élogieux qu'il fait de lui dans *Chateaubriand et son groupe littéraire*. L'épisode de la réception à l'Académie, évoqué par Madame de Villeparisis – qui reprend en cela les propos de Sainte-Beuve – constitue, de ce point de vue, un modèle du contraste entre hommes de lettres et hommes du monde, opposition fondamentale pour l'auteur des *Lundis*, qui est également un motif essentiel dans la *Recherche*.

Séminaire lié – Proust en dialogue avec Bergson

Clément Girardi (docteur ès lettres, enseignant au lycée Gutenberg de Créteil)

Cours 11 – « À mon âge on relit »

2 avril 2019

Parler de « Proust essayiste » implique, on l'a vu, d'explorer les rapports complexes de Proust et du savoir, de retracer le chemin difficile qu'il cherche entre la position du philologue, qu'il met à distance, et celle du journaliste, qu'il désapprouve également. En cela, l'écrivain illustre le statut ambigu de l'essayiste, considéré comme « une

espèce de fumiste » par les savants, « tandis qu'il passe généralement aux yeux des créateurs pour une sorte de bâtard », pour reprendre les analyses de Musil.

Comment Proust acquiert-il le savoir et la culture qu'il utilise dans la *Recherche* ? Une lettre de l'écrivain à Madame de Brantes, tante de Montesquiou, datée de septembre 1897, est éclairante sur ce point. Dans cette lettre, Proust cite le mot « À mon âge on relit », qui n'est pas de Cuvillier-Fleury, comme le croit sa correspondante, « mais d'un autre de ces noms à trait d'union », à savoir Royer-Collard. La remarque sur le trait d'union, cette « particule des démocraties », comme le dit Proust (qui emprunte cette expression à Léon Blum), met en évidence l'attention qu'il porte à la sociologie des noms propres. Cette sensibilité accordée à l'onomastique contemporaine se retrouve dans la *Recherche*, où le narrateur épingle notamment les ridicules de Madame Verdurin qui peine à placer correctement la particule des patronymes aristocratiques. Doctrinaire, janséniste, excellent orateur parlementaire de la Restauration puis de la Monarchie de Juillet, Royer-Collard est une référence importante pour Proust comme pour Sainte-Beuve, qui salue sa « verve irrésistible très épigrammatique et sarcastique ». Cet art de « l'insolence » est parfaitement illustré par la réplique, citée par Proust, en réponse à Vigny, lorsque le poète, qui s'efforce d'obtenir son soutien pour sa candidature à l'Académie, s'étonne qu'il n'ait pas lu ses œuvres. Vigny, qui relate l'anecdote dans le *Journal d'un poète*, n'est pas le premier à faire les frais de cette formule cinglante : l'académicien l'avait déjà utilisée lorsque Victor Hugo était venu lui demander sa voix, en 1841. Ce célèbre épisode est raconté par Ximènes Doudan dans une lettre à son ami Cuvillier-Fleury, qui sera l'éditeur posthume de sa correspondance.

Doudan est une figure importante du milieu littéraire, mondain et politique des années 1870 à 1910, à titre posthume. Il a été le précepteur du dernier fils de Madame de Staël puis des enfants du duc de Broglie, fonction qui lui a permis de s'introduire dans le milieu de l'aristocratie française et de devenir chef de cabinet d'Albert de Broglie, dans les ministères occupés par ce dernier entre 1830 et 1836. Sainte-Beuve fait souvent allusion à Doudan, qu'il qualifie toujours d'homme « spirituel ». À ses yeux, il fait partie de ces « esprits délicats nés sublimes », parmi lesquels on compte également Trévillie ou Joubert, présenté par Jules Lemaitre comme « le Doudan alanguie de deux ou trois petits salons aristocratiques qui se formèrent à Paris au commencement de l'Empire ». Comme Doudan, Joubert n'a pas publié de son vivant et c'est seulement grâce à son ami Chateaubriand que ses *Pensées* ont paru à titre posthume. Ces hommes supérieurs mais qui n'ont pas laissé d'œuvre, car la force et la patience d'exécution leur ont manqué, sont autant de figures de la procrastination, caractéristique des « célibataires de l'art » auxquels Proust prête un vif intérêt. Doudan est d'ailleurs mentionné dans la *Recherche* par Madame de Villeparisis qui oppose la finesse, le tact et « l'esprit d'un Doudan, d'un M. de Rémusat, pour ne pas dire d'un Beausergent, d'un Joubert, d'une Sévigné », au manque de savoir-vivre des écrivains qui ne savent pas se tenir en société.

Cours 12 – « *Tu Ximènes eris* » ou les célibataires de l'art

2 avril 2019

Dans une note énigmatique du Carnet 1, Proust évoque les salons Baignères – lieu où il situe l'esprit malicieux de la conversation imputé à Sainte-Beuve – et recopie un passage des *Causeries du lundi* où la critique revient sur le goût affiché par « M. de Broglie qui a de l'esprit sous son mérite » pour les chansons de Béranger.

Ministre sous la monarchie de Juillet, puis président du Conseil, le duc de Broglie est paradoxalement proche du chansonnier, alors même qu'il est le rapporteur du projet de loi sur la diffamation qui a conduit ce dernier en prison. Si l'on se penche sur les autres partenaires de cette discussion dans le salon de Broglie, on trouve également M. Lebrun, avec qui le narrateur de la *Recherche* se compare, pensant qu'il aurait pu faire, comme lui, « la figure d'homme élégant non titré, mais qu'on croit volontiers affilié de tout temps à l'aristocratie », dans les salons fréquentés par la duchesse de Guermantes. Parmi les amis de la duchesse de Broglie, on trouve aussi Auguste Raulin, maître de requêtes au Conseil d'État, qui est un ami très proche de Ximènes Doudan. Tous deux font partie de ces jeunes hommes dilettantes, ayant peu publié. Doudan, en vertu de son tact et de sa discrétion, fait figure de « conseiller de l'ombre » dont on estime l'avis critique ; mais il n'a lui-même écrit que douze articles au cours de sa vie. Ce n'est qu'après sa mort que ses amis publient son œuvre, sous le titre de *Mélanges et lettres*, ouvrage qui est alors beaucoup estimé et qui sera notamment loué par Barbey d'Aurevilly. Ce dernier salue le tour de force de ce conversationniste de salon qui a réussi à « séduire des doctrinaires », à commencer par le duc de Broglie dont il a été le précepteur puis le secrétaire intime.

S'il est difficile de savoir dans quelle mesure Proust connaît Doudan, l'écrivain est sans nul doute fasciné par ce précepteur qui est devenu l'homme de compagnie d'une grande famille d'aristocrates. Ce sceptique distingué incarne à ses yeux le type des « célibataires de l'art » qui « vieillissent inutiles et insatisfaits » car ils n'ont rien produit. Proust est obsédé par ce destin qui est celui de Doudan, de Joubert ou encore de Raulin, et qu'il attribuera à Swann dans la *Recherche*. Il est frappant de relever que tous ces personnages partagent une même passion pour la botanique. C'est ce que souligne Madame de Villeparisis lorsqu'elle évoque les moments passés, étant enfant, à Broglie où elle écoutait M. de Schlegel que « M. Lebrun, M. de Salvandy, M. Doudan [...] faisaient parler sur les fleurs ». Depuis Rousseau, la botanique est considérée comme un remède à la mélancolie, mal auquel les célibataires de l'art sont tout particulièrement sujets. Typique est à cet égard le cas d'Ampère « qui ne sort de son état morne et mélancolique que par la botanique », ou encore celui de Chateaubriand qui conseille « l'étude de la botanique, comme propre à calmer l'âme ». Ce loisir commun à différents célibataires de l'art invite à réfléchir aux rapports de la botanique et d'une forme de sociabilité propre à ces jeunes gens qui aiment herboriser. À la faveur de la botanique, on rencontre par ailleurs la question de l'impuissance et de l'érudition stérile qui traverse toute la *Recherche*. Dans une lettre de 1837, Doudan, étonnamment lucide sur sa propre destinée, met en garde son élève, Albert de Broglie, contre « cette curiosité infinie [qui] est un genre de paresse et peut-être le pire de tous, parce qu'il fait l'effet du travail ». Cette remarque s'applique parfaitement à son propre cas. Pour Proust, il représente en effet – comme Joubert ou Raulin – les risques du dilettantisme littéraire. Il est le modèle de l'artiste sans œuvre qui s'est contenté de briller dans les salons et qui s'est seulement consacré à de petits travaux, renonçant ainsi à la création véritable. Ce type du « célibataire de l'art », conversationniste distingué et anti-modèle du narrateur proustien, circule tout au long du *Contre Sainte-Beuve*. Il réunit les motifs clés de la réflexion proustienne sur l'essayisme : le célibat, la botanique, la mélancolie, le scepticisme, l'angoisse de l'oisiveté et de la vie gaspillée. Au fond, au moment où Proust bascule dans le *Contre Sainte-Beuve* et dans la *Recherche*, il n'est pas très différent, d'un Doudan ou d'un « Joubert pâli » ; c'est précisément le miracle de cette métamorphose de l'essayiste de salon en romancier qui ne laisse pas de susciter la réflexion.

COLLOQUES

Colloque – Proust essayiste

En écho au cours et au séminaire d'Antoine Compagnon, la réflexion s'est poursuivie le 14 mai 2019 à propos des interrogations génériques sur À la recherche du temps perdu.

- Antoine Compagnon (Collège de France), ouverture ;
- Adam Watt (Université d'Exeter) : « Essayer dans À la recherche du temps perdu : les intermittences d'un verbe » ;
- Françoise Leriche (Université Grenoble Alpes) : « Quel “je” ? Quel “nous” ? Figures et énonciation de l'essayiste » ;
- Luzius Keller (Université de Zurich) : « “Dans l'incertitude sur la forme d'art” : Proust critique d'art » ;
- Elisabeth Ladenson (Columbia University) : « Contre l'amitié » ;
- Francine Goujon (Équipe Proust, Item) : « Proust et l'essai de Chateaubriand » ;
- Yuji Murakami (université de Kyoto) : « Sentiments filiaux d'un parricide » ;
- Joshua Landy (Stanford University) : « Ni Montaigne ni Musil : Proust non-essayiste » ;
- Maya Lavault (Équipe Proust, Item) : « À la recherche du temps perdu, de l'essai fictionnel à la fiction critique ».

Colloque – La littérature comme lieu du non-conflit (III)

La troisième édition de ce colloque fermé, organisée par Antoine Compagnon et Odile Bombarde le 23 mai 2019, et accueillie par la fondation Hugot du Collège de France, s'est tenue en hommage à Jacqueline Lichtenstein. De nouvelles explorations ont été menées sur les possibles iréniques de la littérature.

- Jean-Noël Robert : « La poésie chinoise, médiatrice entre deux nations ennemies » ;
- Bertrand Marchal : « Poétique et politique du non-conflit dans “Conflit” et “Confrontation” de Mallarmé » ;
- Nathalie Dyer-Mauriac : « Dans l'atelier de Proust, entre mémoire et invention » ;
- Jean-Charles Vegliante : « Dante voyageur de l'au-delà : dire, hausser ou éviter le conflit après la mort ? » ;
- Matthieu Vernet : « La conversation avec maman. De l'intimité familiale à la charge contre Sainte-Beuve » ;
- Élisabeth Russo : « Duras contre Beauvoir : un barrage contre le deuxième sexe ».

Colloque – La France et le Moyen-Orient : de la violence à l'espoir

Élaboré par Antoine Compagnon et Henry Laurens, ce colloque fait suite à un voyage en Irak en 2018 au cours duquel intellectuels, universitaires, responsables religieux et journalistes ont été invités par des responsables chiites afin de réfléchir, lors de diverses rencontres, sur l'avenir de ce pays ravagé par la guerre. Les quatre tables rondes du 22 mars 2019 ont réuni des intervenants de France et du Moyen-Orient pour continuer le dialogue et le débat.

• Antoine Compagnon (Collège de France) et Marc Stenger (Pax Christi) : ouverture.

Table ronde 1 – « Acteurs et victimes », sous la présidence d'Ameer Jajé

- Saad Salloum (Mustansiriya University) ;
- Omar Mohammed (université de Mossoul, EHESS, programme PAUSE) ;
- Saja Muzahim Sadqi Salim (Increase Social Safety in Mosul) ;
- Bassma Kodmani (Initiative Arab Reform, Paris) ;
- Marwan Olu (avocat, défenseur des droits des minorités, Karakoche) ;
- Samira Mobaied (vice-présidente de la SCP, Syriens chrétiens pour la paix).

Table ronde 2 – « Vivre avec », sous la présidence de Marc Stenger

- Loulouwa Al-Rachid (Carnegie Middle East, Beyrouth) ;
- Faris Nadhmi (chercheur en psychologie sociale, Salahaddin University, Erbil) ;
- Antoine Garapon (*Esprit*, Paris) ;
- Ali Hamdan (faculté de droit de Damas, université Paris-Ouest, programme PAUSE) ;
- Nicolas Hénin (ancien journaliste, président d'Action résilience) ;
- Salam Kawakibi (Centre arabe d'études et de recherche, Paris).

Table ronde 3 – « Écrire la violence », sous la présidence de Loulouwa Al-Rachid

- Faris Harram (poète, professeur et activiste, Najaf) ;
- Feurat Alani (créateur de web séries d'animation, Dubai) ;
- Nawal Alhalah (enseignante-chercheuse, Inalco, programme PAUSE) ;
- Afrah Al-Qaisy (journaliste, Asharq al-Awsat) ;
- Laurent Larcher (journaliste, *La Croix*) ;
- Jacques Semelin (CNRS, Ceri, Paris).

Table ronde 4 – « Comment en sortir », sous la présidence de Jean-Christophe Ploquin

- Henry Laurens (professeur au Collège de France) ;
- Abbas Salim Halabi (ancien magistrat et professeur de droit, Beyrouth) ;
- Muzaham Kassim Al-Khyatt (recteur de l'université de Ninive) ;
- Hélène Sallon (journaliste, *Le Monde*) ;
- Dorothée Schmid (Ifri, Paris).
- Pierre Morel (Pharos): conclusion.

Colloque – Durkheim au Collège de France

Le colloque des 6 et 7 juin 2019 a été organisé par Antoine Compagnon, Pierre-Michel Menger et Éric Brian (EHESS), dans le cadre du projet « Passage des disciplines : histoire globale du Collège de France, XIX^e-XX^e siècle », avec le soutien de PSL Research-University et de la République des Savoirs. Il a eu pour but d'étudier le vaste tableau que les savoirs, qui ont été développés à partir des idées de Durkheim, ou en contradiction avec elles, sous la rubrique « sociologie » ou non, forment au Collège et au-delà du Collège. L'accueil difficile de la sociologie durkheimienne au Collège fait de ce dernier un point d'observation tout désigné pour renouveler l'étude de la réception des idées de Durkheim, et des enjeux épistémologiques et philosophiques qui s'attachent à son œuvre dans la formation des sciences humaines et sociales, de la fin du XIX^e siècle jusqu'à aujourd'hui.

Inversement, se pencher sur la réception des idées de Durkheim au Collège peut permettre de renouveler l'étude des disciplines enseignées au Collège en relation aux savoirs exclus.

6 juin 2019

- Antoine Compagnon : « Durkheim dans les rapports de présentation au Collège de France, 1926-1955 » ;
- Matthieu Béra : « Durkheim et la sociologie “par la petite porte” de la Sorbonne ? » ;
- Alexandre de Vitry : « Jean Izoulet, une sociologie anti-durkheimienne ? » ;
- Massimo Borlandi : « Durkheim et Tarde, le dernier acte » ;
- Laurent Jeanpierre : « L’empreinte discrète de *L’Année sociologique* » ;
- Stéphane Baciocchi : « La religion en action. Conversion et retour aux sources ethnographiques de la “sociologie religieuse” durkheimienne, 1899-1917 » ;
- Philippe Descola : « Durkheim et Mauss au travail » ;
- Philippe Steiner : « François Simiand, la sociologie économique durkheimienne au Collège de France » ;
- Bruno Karsenti : « Durkheim, ou le sociologue en pédagogue conscient » ;
- François Héran : « Lévi-Strauss, disciple inconstant de Durkheim ».

7 juin 2019

- Giovanni Paoletti : « Durkheim et la philosophie au Collège » ;
- Céline Surprenant : « Durkheim et la psychologie, Pierre Janet » ;
- Thomas Hirsch : « De la sociologie à la psychologie collective. Maurice Halbwachs au Collège de France » ;
- Éric Brian : « Les infortunes du réalisme épistémologique durkheimien au XX^e siècle » ;
- Pierre Birnbaum : « De Durkheim à Raymond Aron. De la quasi-invisibilité du politique à sa prépondérance » ;
- Pierre Demeulenaere : « À la recherche de l’unité de la sociologie. Boudon interprète de Durkheim » ;
- Jean-Louis Fabiani : « Bourdieu fut-il durkheimien ? » ;
- Pierre-Michel Menger : conclusion.

Colloque – Naturalismes du monde : les voix de l'étranger

Organisé par le Centre d'étude sur Zola et le naturalisme (Item, CNRS/ENS) les 23 et 24 mai 2019 au Collège de France et à l'École normale supérieure, ce colloque a permis de réfléchir au rayonnement du naturalisme à l'échelle mondiale au temps de l'Affaire Dreyfus. Son comité scientifique était constitué de Jean-Baptiste Amadiou, Aurélie Barjonet, Colette Becker, Céline Grenaud-Tostain, Hans Färnlöf, Philippe Hamon, Alain Pagès, Isabelle Schaffner, Karl Zieger.

Colloque – Des revues et des femmes

Les revues littéraires ont été choisies comme un outil épistémique permettant d'observer la place des femmes dans la vie littéraire, de la Belle Époque à la fin des années 1950. La réflexion a porté sur l'espace de la revue, en termes de *genre*, de visibilité des femmes et d'accession à la carrière littéraire par ces dernières. Le

colloque, organisé les 28 et 29 mai 2019, par Amélie Auzoux, Camille Koskas et Élisabeth Russo, avec le soutien de Sorbonne Université, du Cellf et de La République des Savoirs, s'est tenu à la Maison de la Recherche de Sorbonne Université.

ENSEIGNEMENT À L'ÉTRANGER

- Académie du royaume du Maroc, Rabat, 30-31 janvier 2019, une leçon et un séminaire.
- Université de Trente, 10-11 avril 2019, trois leçons.

RECHERCHE

Programme « Passage des disciplines »

Antoine Compagnon et une équipe de chercheurs poursuivent depuis 2010 le projet d'une histoire globale du Collège de France, XIX^e-XX^e siècle, intitulé « Passage des disciplines ». Cette recherche, coordonnée par Céline Surprenant, a pour objet l'étude de la naissance des disciplines scientifiques et littéraires, leur cartographie et leur évolution, à l'échelle nationale et internationale, à partir de l'observatoire privilégié qu'offre l'histoire des renouvellements de chaire au Collège de France.

Journées d'études – Les rapports de présentation, témoins du renouvellement des chaires au Collège de France (1 et 2)

Grâce au soutien de PSL, près de 800 « rapports de présentation » ou « rapports de candidature » ont été récolés aux Archives du Collège de France et aux Archives nationales, pour être ensuite numérisés grâce au soutien de la Fondation de l'Orangerie. Dans ces documents, manuscrits ou dactylographiés, de 1 à 20 feuillets, s'énoncent les « propositions de savoir » soumises à l'Assemblée des professeurs, lors de l'affectation des crédits pour les chaires vacantes, ou de l'élection des titulaires. Le but de ces deux journées (23 janvier et 9 mai 2019) a été de s'interroger sur les méthodes d'approche de ces documents qui restent largement inexplorés, en se penchant sur quelques cas.

23 janvier 2019

- Antoine Compagnon, Ouverture ;
- Éric Brian, « L'art d'inventer en mathématique selon Szolem Mandelbrojt, en 1946 » ;
- Patrick Henriot, « Création de la chaire d'Histoire des religions (1880). Autour du rapport écrit par Jules Soury » ;
- Alain de Libera, « Étienne Gilson. La philosophie au tournant des années 1940 » ;
- Giuseppe Bianco, « La technologie philosophique de Martial Gueroult selon Louis Lavelle ».

9 mai 2019

- Antoine Compagnon, Ouverture ;
- John Scheid, « Rome au Collège de France, entre l'époque de la Révolution et le XX^e siècle. Une évolution rapide » ;

• Pierre Corvol, « Antoine Lacassagne. De la chaire de Radiobiologie expérimentale (1941-1951) à la chaire de Médecine expérimentale (1951-1954) ».

Journée d'études – Chaires d'esthétique et histoire de l'art

Organisée par Jessica Desclaux dans le cadre de « Passage des disciplines », en collaboration avec le musée du Louvre (École du Louvre et le Centre Dominique Vivant-Denon), la journée du 4 avril 2019 a porté sur les entrecroisements et destins communs du Collège de France et du musée du Louvre, à travers les professeurs qui ont œuvré dans les deux établissements.

- François-René Martin : « La guerre des chaires. L'École des Beaux-Arts et le Collège de France autour de 1900 » ;
- Philippe Durey : « De la collection à l'enseignement : le rôle particulier de l'École du Louvre, musée du Louvre » ;
- Émilie Oléron-Evans : « Donner chaire. Défense et illustration d'une discipline dans les rapports des chaires Esthétique et Histoire de l'art du Collège de France » ;
- Claire Barbillon : « Les trois premiers professeurs d'histoire de l'art du Collège de France. Personnalités, orientations et méthodes » ;
- Jessica Desclaux : « Dans l'atelier des cours de Georges Lafenestre » ;
- Victor Claass : « Assise de l'histoire de l'art au Collège de France dans l'entre-deux-guerres » ;
- Marie Tchernia Blanchard : « D'une "famille chien" au "sens humain de l'art". René Huyghe et la chaire de Psychologie des arts plastiques au Collège de France (1951-1976) » ;
- Roland Recht : conclusion.

ACTIVITÉS DE L'ÉQUIPE

Odile Bombarde, maître de conférences, a coorganisé le colloque « La psychanalyse. Anatomie de sa modernité. Autour des travaux de Laurence Kahn » au Centre culturel international de Cerisy-la-Salle (13-20 juillet 2018). Elle a aussi mis en place le colloque de l'Institut d'études littéraires à la fondation Hugot du Collège de France : « La littérature comme lieu du non-conflit, 3 » (23 mai 2019). Enfin, elle élabore actuellement l'édition des Œuvres poétiques d'Yves Bonnefoy dans la Bibliothèque de la Pléiade, ainsi que celle du tome II de la *Correspondance* d'Yves Bonnefoy aux Éditions des Belles Lettres.

Francesco Solinas, maître de conférences, a donné un cours à la Fondazione Roberto Longhi de Florence (entre novembre 2018 et janvier 2019), ainsi que des conférences à l'Accademia di San Luca de Rome en février 2019, et une conférence sur le *Musée sur papier* de Cassiano dal Pozzo (1588-1657) à la Humboldt-Universität à Berlin, en juillet 2019. Les actes du séminaire *Les Lettres des artistes*, dont il était directeur scientifique au Collège de France (2018), ont paru chez De Luca (*Les Lettres de Léonard aux princes et puissants de son temps*, P.C. Marani (dir.), Rome-Paris, 2019). Il se consacre aux *Cahiers de l'Ornement III*, publication du séminaire *Ornement*, organisé avec P. Caye au Collège de France (2014-2017).

Élisabeth Russo, ATER, s'est consacrée à la rédaction de sa thèse de doctorat, dirigée par Jean-François Louette à Sorbonne Université : « *Le premier sexe* chez les romancières françaises des années 1940 et 1950 (Beauvoir, Duras et *aliae*) ». Elle a

aussi coorganisé le colloque international « Des revues et des femmes » sur la place des femmes dans les revues littéraires (28-29 mai 2019, Maison de la recherche de Sorbonne Université) ; elle y a contribué sur le thème « Quelles femmes aux *Temps modernes* ? », et a également participé au colloque d'Antoine Compagnon et Odile Bombarde « La littérature comme lieu de non-conflit, 3 » sur le thème : « Duras contre Beauvoir : un barrage contre le deuxième sexe ? ».

Émilie Sermadiras, ATER, a consacré l'essentiel de son travail de recherche à la rédaction de sa thèse de doctorat intitulée « Religion et maladie dans le récit de fiction de la seconde moitié du XIX^e siècle », à Sorbonne Université sous la direction de Pierre Glaudes, thèse qu'elle a soutenue le 5 juin 2019 devant Antoine Compagnon, Marie-Françoise Melmoux-Montaubin, Éléonore Reverzy et Jean-Marie Seillan. Elle a également codirigé un volume sur *Les Paradoxes d'Octave Mirbeau* (Classiques Garnier, 2019).

Céline Surprenant, chercheuse associée, s'est consacrée à l'organisation des activités de « Passage des disciplines » et à la recherche qui y est associée, sur le « rôle des professeurs du Collège de France dans la fondation de l'EPHE » (Journée d'étude : « Les 150 ans de l'EPHE »), sur les recoupements entre la BnF et le Collège en préparation d'une journée d'étude (2020), sur Durkheim et la psychologie (contribution au colloque « Durkheim au Collège de France »). Elle a également rédigé, avec Antoine Compagnon, une introduction pour *Freud au Collège de France*, qu'elle a codirigé avec Antoine Compagnon pour la collection « Passage des disciplines ».

PUBLICATIONS

COMPAGNON A. (dir.), *Les Chiffonniers littéraires*, Revue d'histoire littéraire de la France, vol. 118^e année, n° 3, 2018.

COMPAGNON A., « Le sens de l'orientation littéraire », in A. BERTHOZ et J. SCHEID (dir.), *Les Arts de la mémoire et les images mentales*, Paris, Collège de France, coll. « Conférences », 2018, p. 93-100, <https://doi.org/10.4000/books.cdf.5442>.

COMPAGNON A., « Ceux là qui se bat... Pour la Galette, C'est pas celui-là qui la mange, Il attrape les bons coups et pis c'est bon ! », in J. DUPONT et A. SCHELLINO (dir.), *Hommage à Claude Pichois*, Paris, Honoré Champion Éditeur, coll. « L'année Baudelaire », vol. 22, 2018, p. 51-54.

COMPAGNON A., « D'une plume de fer », in V. FERRER, O. MILLET et A. TARRÊTE (dir.), *La Renaissance au grand large. Mélanges en l'honneur de Frank Lestringant*, Genève, Droz, 2019.

COMPAGNON A., « "Comme des rats !" : Camus au Panelier », *Cités*, vol. 78, n° 2, 2019, p. 145-157, <https://doi.org/10.3917/cite.078.0145>.

COMPAGNON A. et SURPRENANT C. (dir.), *Freud au Collège de France 1885-2016*, Paris, Collège de France, coll. « Passage des disciplines », 2018, <http://books.openedition.org/cdf/5660>, <https://doi.org/10.4000/books.cdf.5660>.

COMPAGNON A. et SURPRENANT C., « Introduction », in A. COMPAGNON et C. SURPRENANT (dir.), *Freud au Collège de France 1885-2016*, Paris, Collège de France, coll. « Passage des disciplines », 2018, <https://books.openedition.org/cdf/5669>, <https://doi.org/10.4000/books.cdf.5669>.

SERMADIRAS É., GLAUDES P. et BAT M.-B. (dir.), *Les Paradoxes d'Octave Mirbeau*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Rencontres. Études dix-neuviémistes », vol. 42, 2019.

SERMADIRAS É., « Ce “calvaire barbouillé de sang et brouillé de larmes”. Regards croisés sur les *ekphrasés* de la passion chez Bloy et Huysmans », *La Revue des lettres modernes*, vol. 7, Série Léon Bloy, vol. 9, 2019, p. 121-135.

SERMADIRAS É., « Barbey et le somnambulisme. Le cas d'*Un Prêtre marié* », *Cahiers de littérature française*, vol. 17, 2018, p. 81-97.

SOLINAS F., « *Les Dames du Baroque*. Les femmes peintres entre le XVI^e et le XVII^e siècle », in : *Les Dames du baroque, histoires de femmes peintres dans l'Italie de la Contre-Réforme*, catalogue de l'exposition, Gand, Musée des Beaux-arts, 2018-2019.